



HAL
open science

Styles au travail - distinction, habileté, individuation. A partir de Pierre Bourdieu

Alexandra Bidet

► **To cite this version:**

Alexandra Bidet. Styles au travail - distinction, habileté, individuation. A partir de Pierre Bourdieu. Le philosophe et l'enquête de terrain : le cas du travail contemporain, Octarès éditions, 2020, Collection Travail & activité humaine, 978-2-36630-106-9. halshs-03004701

HAL Id: halshs-03004701

<https://shs.hal.science/halshs-03004701>

Submitted on 13 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Styles au travail – distinction, habileté, individuation. A partir de Pierre Bourdieu

Alexandra Bidet (CNRS, CMH)

Le « divers » : c'est à partir de cette catégorie que Marcel Mauss développe les linéaments d'une anthropologie des techniques attentive à l'universalité du fait technique et à son « intérêt au point de vue général » (Vatin, 2004, 20). Ancrée dans l'observation du caractère polymorphe de nos gestes, dès nos façons de marcher ou de nager, et de leurs prolongements instrumentés, cette approche conduit André Leroi-Gourhan à décrire « la floraison du langage des formes ». Si la technicité est à l'origine du processus d'homínisation, la floraison de ses formes n'est rien de moins qu'un trait anthropologique : l'institution, individuelle et collective, d'une variété de rythmes, de gestes, renvoie à la nécessité vitale, pour l'Homme, de *se* créer un milieu. L'« insertion dans l'existence », toujours relancée, en dépend.

Je me risquerai à distinguer deux grands apports des réflexions anthropologiques et philosophiques – Marx, Merleau-Ponty, Mauss, Leroi-Gourhan, Simondon, Dewey, Ingold – à l'enquête de terrain dans le domaine du travail. Ces vingt dernières années, elles ont incité à documenter empiriquement le travail sous des angles inédits. Contre la coupure entre technique et société, usage et habiter, production et socialisation ou encore organisme biologique et personne sociale, a été soulignée la valeur immédiatement socialisante de l'activité de travail. A travers la mise en évidence des dynamiques de l'habiter, de la familiarité ou des routines (Breviglieri, 2004, 2009 ; Thévenot, 1994), de la « prise » (Bessy, Chateauraynaud, 1995, 2010 ; Chateauraynaud, 1997) et de l'insertion dans des milieux de travail ou des réseaux de « solidarité technique » (Dodier, 1995), s'est précisée la valeur anthropologique et la portée normative du travail en actes. Mais on a pu aussi, et parfois simultanément, explorer les variations de l'agir au travail loin de la coupure arendtienne entre *labor* et action, donc en les saisissant jusque dans leur portée éthique et politique. Déplacer ainsi l'attention vers les formes mêmes de l'agir humain, leur diversité, leur plasticité, leurs singularités, va au-delà de la mise en évidence générique du « travail à soi » (Bernoux, 1981) comme nécessaire invention et appropriation de son travail par le travailleur, ou « *job crafting* » selon une terminologie anglo-saxonne (Dutton, Wrzesniewski, 2001). Le « travail à soi » écarte déjà le mythe taylorien du « *one best way* », comme la réduction des usages de soi au seul freinage. Mais la notion de style introduit plus largement le « divers » des manières de faire : les « débats de normes » qui les habitent (Schwartz, Durrive, 2009), les formes de vie qu'ils dessinent (Bidet, 2011), ou encore « la dispersion des intérêts, des préférences et des valeurs » au travail (Terressac, Lalande, 2002, 208).

La notion de style se heurte toutefois à maintes préventions (Macé, 2016). Souvent associée à un esthétisme ou un dandysme, on ne peut en faire une catégorie anthropologique transversale (Macé, 2010 ; Martinelli, 2005) qu'en l'émancipant du seul domaine des pratiques culturelles, de la consommation, du luxe, et des seules figures de l'artiste, de l'artisan, de l'écrivain, de l'intellectuel ou du dandy. Les traditions philosophiques et anthropologiques mentionnées oeuvrent déjà en ce sens. Mais une polysémie persiste, que les enquêtes empiriques sur le travail, mais aussi le cas de P. Bourdieu travailleur, vont nous permettre de clarifier. Les démarches documentant empiriquement les styles au travail sont rares : le courant de la

« clinique de l'activité » a repris aux linguistes la distinction entre style et genre ; Michel Verret a parlé de « style d'acte » ; la notion évoque aussi des phénomènes de personnalisation de l'espace de travail ou les « arènes de la virtuosité » décrites par Nicolas Dodier. Dans la littérature sociologique sur le travail, la notion de style renvoie toutefois le plus souvent aux styles de vie, c'est-à-dire aux pratiques culturelles et de consommation, sur lesquels les espaces de travail peuvent offrir des entrées empiriques, mais qui sont en général abordées dans un cadre plus large (pour un exemple classique, voir Hoggart, 1970).

Nous allons parcourir trois façons d'envisager les faits de style au travail, dont on verra qu'ils rejoignent les trois usages, pensés ou impensés, de la notion de style chez Pierre Bourdieu. Non pas quand il s'intéresse au style en art, et pourfend la stylisation artistique, mais quand il s'engage dans l'observation des formes de vie ou bien évoque son propre style de travailleur intellectuel : le style est tour à tour distinction, habitus ou manière (Macé, 2010, 2016)¹. Autant d'acceptions du style, autant de partis pris sur le sens de nos activités, les raisons de les priser et d'y mettre du notre. Depuis l'habitus comme affûtage et incorporation d'habiletés chez M. Mauss, nous allons voir que se dessinent deux principales voies, celle du style comme distinction, dont P. Bourdieu a ouvert la perspective à partir d'une certaine tournure donnée à la notion d'habitus, et celle du style comme manière et promesse d'individuation, que P. Bourdieu a laissé impensée tout en l'investissant à la première personne, pour lui-même comme travailleur.

Cette dernière voie émancipe la question des styles au travail de l'identification classificatoire ou statutaire de styles de vie pour suivre les dynamiques enchevêtrées de formes de vie : le style n'est plus comme chez P. Bourdieu une forme creuse, simple outil d'un positionnement distinctif, mais une proposition de sens valant pour elle-même, à la fois orientation de l'attention et compréhension de ce qui vaut. L'enjeu des styles au travail trouve là une nouvelle extension : il ne s'agit plus seulement d'assurer son rang dans l'espace social, mais de s'orienter dans un monde *à faire* en y prenant parti sur ce qui compte et en explorant ces paris. Mais commençons par le style comme distinction.

Le style au travail comme distinction

Ainsi entendu, le style est absorbé dans une logique positionnelle ou statutaire : en déployant des signes distinctifs, il qualifie des pratiques qui prétendent à une certaine place dans une hiérarchie sociale. Il tient alors tout entier dans la recherche d'un écart distinctif dans un espace de visibilité, que P. Bourdieu conçoit comme étant – d'emblée et de part en part – un système d'écarts, un espace de concurrence et de classement, ordonné à un système de rapports de force et de classes sociales. Tout un chacun, confronté à ce qui se présente comme un système d'écarts déjà constitué, ne pourrait que sélectionner des traits en son sein, choisis pour leur valeur positionnelle supposée. Car chez P. Bourdieu, tout style classe, discrimine, positionne ceux qui l'arborent, si bien que « ce qui circule sur son 'marché stylistique', ce sont moins des formes que des évaluations » (Macé, 2016, 153).

Il est malaisé d'identifier des travaux empiriques mobilisant en ce sens la notion de style en sociologie du travail. Ou alors il s'agit moins de styles *de travail* que de styles de vie *des*

¹ Une version antérieure de ce texte a été présentée avec Marielle Macé dans le cadre du colloque *Bourdieu et le travail* organisé les 13 et 14 décembre 2012 à Paris par le DIM Gestes. La présentation de la présence du style chez Bourdieu était reprise de : Macé, 2010 ; elle a été reformulée dans : Macé, 2016. Pour une lecture de notre apport à la compréhension du « lien entre manière et santé », et de la fragilité d'un « bonheur professionnel » ne laissant « pas de place au processus d'individuation », voir : Clot, Gollac, 2014, 176-179.

travailleurs, saisis tels qu'ils s'expriment ou se façonnent, au moins pour partie, au travail. Mais l'arène dépasse largement l'espace de travail : on s'intéresse à la façon dont un groupe de travailleurs se positionne dans l'espace social, par ses pratiques culturelles, ses choix de consommation, de logement, etc. Lise Bernard montre ainsi que les agents immobiliers « cultivent leur distinction dans divers domaines », en manifestant « une aversion pour ce qu'ils considèrent comme vulgaire » : « ils rient ou rejettent des comportements et des pratiques qui leur semblent relever d'un 'mauvais goût'. Ils préfèrent par exemple, le camping sauvage au camping, les piscines privées aux piscines publiques... En outre, nombre d'entre eux s'efforcent, s'ils en ont les moyens, de maintenir une distance avec les quartiers populaires ou, dans les choix scolaires qu'ils effectuent pour leurs enfants, avec les populations de ces quartiers » (Bernard, 2016, 260). Le travail peut être le lieu où ces préférences distinctives sont mises en mot et discutées entre collègues, ou mises en pratique dans les à-côtés du travail, lors des pauses ou des sociabilités professionnelles. Mais elles peuvent être aussi forgées au travail, et même *dans* le travail. En étudiant la pratique des pourboires dans l'hôtellerie de luxe, Amélie Beaumont met ainsi en évidence la formation d'un « nouveau style de vie » : les pourboires, par leur volume et leur type de dépense, permettent à certains employés des pratiques de consommation représentant « pour eux un rapprochement symbolique vers la bourgeoisie économique » (Beaumont, 2017, 106). Cette adoption de ces pratiques distinctives, « au-dessus de leur rang », s'ajoute à leur socialisation diffuse et quotidienne à certains goûts des classes supérieures, et à l'accès parfois direct à une « nourriture distinctive », qu'ils goûtent et reconnaissent comme supérieure (*ibid.*, 109-110).

Le souci d'« élever son statut de travailleur » (*ibid.*, 111) peut encore se laisser repérer au sein même d'un groupe professionnel, comme espace spécifique de positions, quand le statut individuel dépend de la capacité à maîtriser des codes et des injonctions spécifiques à la nature même du travail considéré. On passe alors de styles de vie à des styles *au travail*, même s'il ne s'agit pas encore de styles *de* travail. Claire Dambrin et Caroline Lambert, puisant leur inspiration dans le M. Foucault des techniques et du souci de soi, pointent ainsi la façon dont les « managers produit » d'une grande entreprise française de cosmétiques et de produits de luxe portent une attention toute particulière à leur corps, leur apparence et leur langage, soumis à d'intenses pratiques de soi. On retrouve ici le cadre agonistique du champ bourdieusien : à travers ces pratiques, qui déploient autant d'habiletés à se vendre soi-même, selon les canons esthétiques particulièrement stricts et codifiés de cette marque de luxe, les auteures considèrent que les managers se livrent à une intense concurrence pour faire valoir leurs compétences de vendeurs auprès de leurs supérieurs. Plongés dans un champ concurrentiel, les vendeurs travaillent à maîtriser leurs impressions, dans une activité où les contributions individuelles sont par ailleurs singulièrement difficiles à évaluer : « *You can see that we're obsessed with our appearance. If you aren't, people will say "she has no taste", so "she's not going to know how to make a good product"* (Product Manager, Luxury Goods) ». Si les auteures ne parlent pas elles-mêmes de stylisation, l'intense travail sur soi décrit en relève pleinement, tant les managers étudiés œuvrent sans relâche à un subtil équilibre entre uniformisation et distinction. Il leur faut en effet déceler et suivre au plus près les codes esthétiques implicites du milieu, pour pouvoir s'y distinguer, en choisissant au mieux « *the little extra touches, the small accessory that will show she is unique and a trendsetter* ».

Le style comme distinction peut ainsi se trouver transposé de l'espace social global à tel ou tel espace de travail. Dans la perspective positionnelle de la distinction, il demeure ici circonscrit aux à-côtés et entours du travail ou aux atours des travailleurs. Le geste de travail, que la littérature sur le travail convoque en étendard plus souvent qu'elle ne l'analyse ou n'en déplie les enjeux éthiques et politiques (Bidet, Chave, 2015 ; Martinache, Monchatre, 2017), n'est pas véritablement concerné. En vérité, l'effort pour pister sur les lieux de travail les

aspirations au classement ne requiert pas de pister dans le travail même les variations associées aux faits de style. On peinerait d'ailleurs à y trouver les formes de commensurabilité et de publicité dont se repaît la quête de distinction. Le genre de style dont il est question ici saisit donc surtout le travail par sa périphérie, et pour autant que la logique structurale des goûts et des dégoûts sociaux, soit retravaillée localement dans tel ou tel espace ou moment de travail. M. Cartier montre que cette incursion d'une logique distinctive se joue, chez les facteurs, au fil du « travail annexe » de distribution des calendriers. Le métier les amène alors à faire *au travail* l'expérience, non pas seulement d'un classement local, mais de « sa propre position sociale » et à « penser sa propre place dans la société » : « à l'occasion des calendriers, écrit-elle, les facteurs font l'expérience de la distance qui les sépare des classes supérieures comme des classes inférieures ». Ils éprouvent aussi « l'instabilité de leur position sociale », liée à la diversité à la fois du public et des interprétations de cet échange : comme « on se sent 'distingué' par la générosité et plus encore par la familiarité avec laquelle nous traite tel bourgeois, on se sent 'humilié' par le mépris de tel autre » (Cartier, 2000, 33-34).

Dans cette première perspective, la question du style au travail doit donc renseigner sur une topologie sociale structurée par des luttes de classements, pour autant que la concurrence statutaire pénètre les relations *de* travail ou les relations *au* travail avec des tiers. Comme le souligne alors M. Macé, « c'est en fait un certain 'genre' de style que la notion de distinction cherche à saisir, et c'est une certaine signification des phénomènes stylistiques qu'elle dégage par là même ; elle permet d'observer les processus d'emphatisation de petites différences qui sont inséparables de certaines conduites ; de réinterpréter le statut du détail dans le 'dandysme' structural du monde social ; et de prendre acte de ce que les approches non distinctives mesurent mal : non seulement la différence mais la concurrence des styles entre eux. La 'distinction' aide à comprendre pourquoi advient la différence, comment se créent des effets de seuils et surtout de valence, comment un style devient perceptible (perçant, agissant), et quels effets discriminants il induit » (Macé, 2016, 154-155). Or nous allons voir que les phénomènes de maîtrise des impressions et de construction de hiérarchies locales, dans un contexte d'incertitude sur la valeur de chacun, peuvent aussi s'analyser en termes de style sans le rabattre sur la logique positionnelle de la distinction.

Le style au travail comme affûtage et incorporation d'habiletés

Considérons les « arènes des habiletés techniques », thématiques par N. Dodier (1993) à partir de l'observation de situations où des ouvriers d'une usine de production de fûts métalliques mettent en scène leur virtuosité ou leurs prouesses techniques. La production d'une hiérarchie locale, entre travailleurs, n'est pas renvoyée ici à une logique distinctive structurale. Au cœur même du travail, la formation et la manifestation d'habiletés avance ici une autre figure du style, plus proche du sens large conféré par M. Mauss à l'expression d'« habitus » (1934) ; il ne s'agit plus de comprendre le style comme une variante dans un champ de possibles donné, mais de s'intéresser à la stylisation d'une forme – de geste, de présence, de mouvement, via un lent processus d'incorporation et l'affûtage d'habiletés.

Les arènes des habiletés techniques voient ainsi le virtuose agir « grâce à des 'tours de mains', à des habitudes acquises depuis l'enfance » (Dodier, 1995, 224). La prouesse, qui transforme pour l'auteur l'activité technique en « action », au sens qu'Hannah Arendt a donné à ce terme, révèle à un public des habiletés acquises, et celui qui les porte. N. Dodier mobilise explicitement la notion de style : « une manière de théâtraliser le caractère personnel de l'habileté consiste, observe-t-il, à styliser le geste habile à l'intention des spectateurs : 'par

exemple, sur la ligne de lithographie, José le conducteur faisait toujours un petit geste supplémentaire lorsqu'il attrapait les feuilles à la volée. Ce geste personnalisait son mouvement, et renforçait de surcroît l'impression de facilité pour les observateurs de la scène, en montrant que le conducteur pouvait se permettre des gestes inutiles malgré la vitesse des objets' ». En exagérant légèrement son geste, l'opérateur s'y singularise. Mais l'attention aux formes de compétition entre ouvriers et à la construction des hiérarchies, ne conduit jamais N. Dodier à réduire ces épreuves de virtuosité à une logique distinctive, ni même à un désir de s'élever dans la hiérarchie des habiletés au sein de l'équipe. Ce n'est que dans certaines situations, écrit-il, que « les arènes de virtuosité deviennent compétition, et que la montée des autres dans la hiérarchie des habiletés se paye nécessairement de votre rétrogradation ». En dehors de celles-ci, il s'agit d'abord pour les travailleurs de « développer une conscience intérieure de [leurs] propres potentialités, de telle sorte que les aléas de l'activité ne risquent pas de mettre à mal, à chaque fois, la confiance intime de ceux qui échouent » ; il s'agit d'éprouver les capacités incorporées et de pouvoir les remettre sur le métier. M. Mauss, plus que P. Bourdieu, s'est montré soucieux de cette logique d'exploration et d'extension de capacités, de leur caractère polymorphe (ce que A. Leroi-Gourhan appellera à sa suite « la floraison du langage des formes »), et de leur valeur propre pour les personnes, comme dynamique créative d'« insertion dans l'existence », selon la formule d'A. Leroi-Gourhan (Bidet, 2007), qui ne les rabat pas sur une logique interne ou externe de positionnement.

Une variation individuelle pénètre ainsi le style comme « habitus ». A. Leroi-Gourhan, qui a fait de cette création stylistique le lieu même de la dynamique d'homínisation et de l'insertion de l'homme dans un milieu, par le marquage des gestes, des formes et des rythmes, l'a noté d'emblée : face à la profusion d'influences extérieures, il n'est rien « ou presque des emprunts qui ne soit interprété d'une manière personnelle » (Leroi-Gourhan, 2004, 187) ; une variation tramée sur fond de transmission et d'emprunts intenses : « si l'innovation individuelle joue un rôle primordial, elle ne le joue que dans l'influence directe des générations précédentes et des contemporaines » (*ibidem*). En ce sens, N. Dodier note lui-même que, « dans le cas où les opérateurs se réfèrent à un 'métier', le travail d'unification sera particulièrement efficace, porté par une tradition à laquelle chacun se réfère spontanément ». L'habitus thématé par M. Mauss comme « acte traditionnel efficace » porte ainsi une dynamique à la fois d'extension des capacités, d'unification et de personnalisation.

Dans le champ du travail, il est frappant que l'une des rares conceptualisations de la notion de style, proposée par Yves Clot et Daniel Faïta (2000), s'organise elle aussi autour de la notion de métier. Le rôle central accordé au couple genre/style n'éloigne guère de la notion d'habitus – la notion elle-même est absente, mais il est fait mention de M. Mauss. Par « genre professionnel », les deux auteurs entendent « un corps d'évaluations partagées qui organisent l'activité de façon tacite », les « manières de travailler acceptables » : « manières de se tenir, manières de s'adresser, manières de commencer une activité et de la finir, manières de la conduire efficacement à son objectif ». C'est « en marquant l'appartenance à un groupe » que le « genre professionnel » permet selon eux de s'y retrouver et de savoir comment agir. Le genre serait ainsi le style comme « habitus ». Les auteurs en distinguent la notion de style comme « style personnel » ou « individuel », qui procède plutôt du « retravail des genres en situation », des « retouches du genre », et en dépend donc étroitement : « la non-maîtrise du genre et de ses variantes interdit l'élaboration du style », écrivent-ils.

Y. Clot et D. Faïta ne s'en tiennent toutefois pas au style personnel comme ajustement du genre en situation ; ils ne réduisent pas la création stylistique aux continues modifications d'un genre plastique et transitoire, ni à une façon de « jouer avec les variantes du genre ». Si « la distance prise avec les genres sociaux ne suffit pas à définir les styles de l'action

personnelle », c'est que le style est à leurs yeux le lieu d'un double affranchissement : l'un vise le collectif et ses obligations, l'autre signe « la distance qu'un professionnel interpose entre son action et sa propre histoire ». Le premier voit le travailleur s'émanciper de son genre professionnel « en le développant » ; le second le voit se dépendre des « invariants subjectifs et opératoires incorporés ». A la stylisation des genres s'ajouterait ainsi une « variation de soi », esquisse d'autres possibles. Mais quels sont les ressorts et la portée de cette « force de possibilisation inhérente à la pratique », où les variations apparaissent déjà comme « autant d'essais de la capacité humaine » (Macé, 2016, 61) ?

De même que les arènes des habiletés techniques nous ont conduits au-delà du style comme *distinction*, nous sommes maintenant appelés à approfondir, au-delà du style comme *habitus*, les potentialités du style comme *manière*.

Le style au travail comme manière et promesse d'individuation

Le style comme manière pointe ce que la part expressive du style doit à une troisième logique : non pas à la communication intentionnelle ou la manifestation d'une individualité déjà là, mais à l'exploration pratique, par le travailleur, d'abord pour son propre compte, de ce qui pourrait bien mériter qu'il s'y consacre, y mette du sien, le développe. Faire droit à cette troisième logique de stylisation suppose une attention fine portée aux détails et aux reliefs sensibles du travail en actes, comme un lieu du faire où se créent et s'instituent des formes. La prise de forme n'est pas ici l'imposition à une matière de formes déjà là, déjà pensées, suivant l'opposition tant critiquée entre conception et exécution ou le vieux schème hylémorphique (Simondon, 1958, 1989). A la suite de G. Simondon et d'A. Leroi-Gourhan, on trouve au contraire chez Time Ingold l'affirmation que « la forme réelle émergera toujours du type de mouvement rythmique pratiqué et non de l'idée » (Ingold, 2017, 242). Elle surgit d'un « échange de questions et de réponses au cours duquel chaque geste réclame une réponse de la part de la matière qui aidera le fabricant à s'orienter vers son résultat » (*ibid.*, 243). Ce processus de transformation réciproque, qui crée des mondes dont les éléments se répondent, en associant certains plis de l'attention à la valorisation de certains matériaux/objets/manières, implique une tension entre imagination et perception : « entre la capture des rêves, d'une part, et le travail des matériaux d'autre part » (Ingold, 2017, 164).

Pour observer cette tension propre au style comme manière, on peut se pencher avec M. Macé sur P. Bourdieu lui-même, comme travailleur intellectuel conscient de sa propre « manière ». Cette acception du style, qu'il emploie à la première personne, joue contre sa pensée du style comme distinction. Il arrive en effet, observe M. Macé, « que Bourdieu lise tout autrement le 'comment' d'une vie, attende tout autre chose du plan des manières, par exemple quand il s'efforce de qualifier son activité et sa position de travailleur. 'Toute une série de différences de style, visibles surtout sur les terrains de la politique, de l'art et de la recherche' : voilà en quoi il éprouvait sa singularité, et manifestait la conscience de son style de présence aux luttes de son temps (un style qui a tant irrité). Retraçant son parcours dans l'*Esquisse pour une auto-analyse* et les *Méditations pascaliennes*, il ne cesse d'affirmer l'isolement d'un style d'être et de pensée, la constance d'une manière d'agir, de travailler, d'écrire, d'entrer dans l'arène – toujours la même, du 'Bourdieu' tout craché » (Macé, 2016, 156).

En exposant la différence de son propre style, P. Bourdieu éprouvait bien une « manière » irréductible à celle des autres, une configuration de sens singulière, mais aussi « globale » : le « style global » de son travail scientifique, qui unifiait, par-delà la diversité des situations, des façons de s'adresser, de travailler, « en dissonance permanente avec les grandes traditions

humanistes de la France ». Nulle illusion toutefois ici « d'un sujet libre ou authentique, mais une lutte intérieure précisément engagée par la forme des conduites : Bourdieu ne dit pas cela sur le mode du triomphe (dans le vain espoir d'une institution de soi), mais sur celui de la protestation, de l'épreuve, d'un combat mouvementé entre la conscience d'une position et l'interminable recherche d'une manière de l'investir, de l'accepter » (*ibid.*, 157).

Pas plus que le style ne se réduit ici au positionnement dans un champ, il ne correspond à l'ajustement local et transitoire d'un genre professionnel. Comme l'observe encore M. Macé, la démarche de P. Bourdieu ne se satisfait plus « d'une vision des possibles comme clavier défini, elle dissocie les dispositions du jeu des positions, et requiert une sortie : 'L'espace des possibles qui s'offre à moi ne pouvait pas se réduire à celui que me proposaient les positions constituées dans l'espace de la sociologie'. Ce sentiment d'une unité intérieure conflictuelle s'éloigne d'une conception topologique des formes de l'action » (*ibidem*). Il y va plutôt de la dynamique de création et d'individuation d'une vie intellectuelle, qui engage une pratique de soi soucieuse d'une forme à laquelle tenir – une recherche dans laquelle l'action ou la pratique est à elle-même sa propre fin : « ici, ce qui compte, c'est d'être soi-même une 'différence de style', fût-ce au seul plan du vouloir. Cela s'expose chez Bourdieu comme un désir 'flaubertien' de 'vivre plusieurs vies', de n'être pas à la place où on l'attend (où sa propre pensée l'attend) » (*ibidem*). La stylisation, puissance de décalage ou d'échappée de l'individu, désigne alors un travail qui élargit l'espace des possibles en expérimentant différentes manières, mais dont l'effort d'unification résiste aux risques de dissolution et de désorientation inhérents à une telle ouverture, véritable plongée dans des potentialités d'être.

Au-delà du seul travailleur P. Bourdieu, toujours soucieux de déceler dans ses gestes des chances de dissonance, cette troisième figure du style oriente l'étude du travail vers les faits d'individuation : l'attention aux *manières* d'être et de faire singulières où s'affirme, s'explore et se transforme ce à quoi tenir. Observons un cas concret : dans le cas de la régulation des flux téléphoniques, s'observent deux manières bien distinctes de rechercher quelque chose d'intéressant dans cette activité (Bidet, 2011a). On les identifie à partir de différentes sources (le vocabulaire utilisé, les mises en récit, les façons de se tenir, les dessins réalisés, etc.). Mais les travailleurs produisent aussi des récits mettant en scène la confrontation de divers possibles, tout en signalant l'issue qu'ils lui ont trouvée. Sur le terrain étudié, la valorisation d'une intervention ponctuelle, sur le mode du dépannage, faisant du travail humain une cause efficiente qu'il ne serait pertinent de mobiliser que ponctuellement, sur un mode réactif, diffère ainsi d'un usage plus continu du travail humain, déployé par ceux qui préfèrent explorer de façon pro-active tout début de dérive des flux téléphoniques, avant même qu'une alarme ne retentisse dans la salle :

« Tu vas pouvoir réagir vite parce que tu as un arbre qui se casse la figure sur la route, bon ben y'a pas de problème, il faut y aller, faut l'enlever, terminé... ! Mais bon, voir si y'a du vent, beaucoup de vent, qu'y a un arbre...essayer de voir si t'as pas un arbre qui commence à faiblir un petit peu parce que ça fait déjà trois ou quatre coups de vent, on voit qu'il penche un peu plus...pff, ça c'est pas mon truc ça...et pourtant ça c'est un truc qui est intéressant hein mais...je sais pas voir ce genre de choses moi... C'est deux types de surveillance. D'un côté, c'est vérifier l'état des routes, donc tu vas voir un arbre qui se casse la gueule, une voiture qui va être accidentée ; mais du côté du trafic, il va falloir regarder l'ensemble, jauger, essayer d'évaluer ce qui va, ce qui ne va pas, ce qui risque de ne pas aller...moi ça ce n'est pas mon truc, tandis que de l'autre côté tu as des faits, et donc des interventions à mettre en œuvre, ça c'est beaucoup plus mon truc...mais autrement, la supervision c'est pas palpable, si tu veux, c'est pas assez... c'est pas mon truc. J'ai pas la fibre suffisamment Télécom pour avoir envie d'aller chercher, c'est certainement très intéressant, mais s'il n'y a pas un truc manifeste, aller fouiller, c'est pas un truc qui m'attire beaucoup tu vois » (agent de supervision du trafic téléphonique).

Ces deux styles engagent deux rythmicités différentes, l'une poreuse et réactive, l'autre continue et pro-active. Ils sont aussi deux manières de faire face aux rythmes machiniques, la première s'accordant aux ralentissements du dispositif, la seconde à ses accélérations. Ces plis et ces appréciations différenciées sur ce qui vaut n'épousent pas une logique agonistique. L'équilibre goûté pour lui-même d'un « bon rythme » n'a nul besoin d'audience ou de public pour s'attester. Depuis chaque style, s'aperçoit toutefois l'hétérogénéité d'un autre, thématiqué comme un rapport personnel au travail qui, dans sa dynamique et ses détails, reste largement perçu comme individuel. Aucun des deux groupes n'est ainsi identifié comme tel ; et les seuls qualificatifs en usage restent individuels : untel est dit « passionné », ou « a du mal ». Les mots manquent manifestement aux acteurs pour identifier la façon dont on y met du sien, au-delà de la référence à un trait de caractère ou à une insuffisance, et pour repérer ce que ces styles doivent au milieu qu'ils essayent d'habiter et composent, en répondant chacun à sa manière à la nécessité de prendre prise sur la dérive structurelle du trafic téléphonique. Aux uns, l'aisance et les bonheurs de la téléaction au fil de l'exploration des automatismes du réseau, mais aussi la hantise d'« un monde où les automates ne se parlent plus qu'entre eux, dans une dérive infinie ». Aux autres, la perplexité devant un réseau téléphonique qui « s'auto-démerde » et la reconfiguration de l'activité en un classique de dépannage, via l'élagage de la fenêtre d'alarmes. Dans les deux cas, le style recouvre un intense et continu travail, à la fois sur soi et sur le monde, car la tâche de mise en cohérence de l'individu avec lui-même se fait dans un échange constant avec un monde malléable.

Soucieux de penser dans toute leur extension ces « transactions » entre un individu et son environnement, John Dewey a suggéré combien la continuité d'une « expérience temporelle ordonnée » est alors affaire de création (Bidet, 2011b). Dans ce travail d'unification, qu'ils voit comme l'« unique manifestation d'une stabilité qui n'est pas stagnation mais mouvement rythmé et évolution », la création de liens, leur modulation, leur reprise, déploient un ordre rythmique, succession d'équilibres et de déséquilibres où « la récurrence esthétique est celle de *relations* qui récapitulent et anticipent (...) Il y a rythme toutes les fois que chaque pas en avant vient en même temps résumer et faire aboutir ce qui précède, et que chaque dénouement recèle une tension anticipant une suite (...) Dans l'ordre rythmique, toute conclusion et tout arrêt, comme la pause en musique, relie autant qu'ils délimitent et individualisent » (Dewey, 2005, 201-203). L'expérience consciente consiste à ses yeux précisément dans la réalisation de ces continuités, qui « résument ce qui a été vécu et préviennent la dissipation et l'évaporation stérile de cette expérience ». Dans ce travail continu d'intégration des expériences, sans cesse remis sur le métier, mixte d'activité et de passivité, se forme ce qu'il appelle des « lignes d'intérêt actives », où l'exploration curieuse d'intérêts émergents manifeste une capacité de décentrement des personnes (Bidet, Boutet, 2013).

Le cas des patrons atypiques étudiés par Norbert Alter (2012) donne directement à voir un tel travail. Ces patrons, stigmatisés à divers titres – handicapés, autodidactes, homosexuels, issus de l'immigration ou femmes, s'emploient en effet tous, sur un mode singulièrement réflexif, à « réinterroger en permanence les conventions » pour « inverser leur destin ». Afin de maîtriser leur stigmatisation, ils inventent ainsi un rapport distancié aux places sociales ordinaires, faisant de la distance au rôle la base de leur rapport à eux-mêmes et aux autres. Comme chez P. Bourdieu, une manière s'efforce ainsi de protester contre la prévisibilité d'une situation : ces patrons entendent « inventer leur place plus que la trouver ou s'y tenir ». Entreprendre est pour eux tout particulièrement « s'entreprendre » : rechercher une cohérence individuelle en définissant son propre rapport aux contraintes d'efficacité, sa propre manière de travailler et de se relier aux autres, sa propre façon de manager par rapport au « style managérial ordinaire », etc. Ainsi s'éclaire un engagement « hors normes » dans l'activité de travail, qu'ils sont d'autant plus libres d'investir qu'ils « se nourrissent plus d'interactions que de

statut », et sont « plus sociables que socialisés » : par de telles formules, N. Alter met en exergue l'ouverture exacerbée de ces patrons à leur environnement et aux autres, dont témoigne notamment l'extrême finesse de leurs analyses des situations traversées. Suivant une figure sociologique classique, l'absence de place sociale attitrée, et la création de places successives, favorisent la curiosité, l'enquête, la propension à se mettre à la place de l'autre et la capacité à circuler entre des milieux sociaux hétérogènes : ils parviennent, en somme, à « trouver des passages et du jeu là où les autres ne voient que des places et des frontières ».

Conclusion

Considérer les styles au travail à partir de P. Bourdieu, mais aussi contre la seule théorisation comme distinction qu'il en a livrée, contrarie la tendance à réduire le travail à un statut, une valeur sociale, ou un seul espace de réfraction ou de retravail des hiérarchies sociales. Pour pénétrer la dimension, non pas seulement socialisée, mais également socialisante du travail, la question des styles montre l'intérêt de considérer l'activité même de travail, où s'élaborent, s'explorent et s'envisagent des manières d'être et de faire. Le caractère public et observable de tout style, en l'offrant à la perception comme une « nouvelle manière de mettre des choses ensemble »², fait alors de chacun de ces possibles humains, de ces faits d'individuation, une ressource disponible pour s'arracher au déjà fait, rénover ses capacités, s'orienter autrement dans ses propres possibles – en explorant à quoi tenir et se tenir (Bidet, Macé, 2011).

Dans un contexte de technicité et de division croissante du travail, qui multiplie les mondes dont l'activité nous est étrangère, cette attention renouvelée aux styles a sans doute une valeur démocratique : elle nourrit une « pensée élargie », attentive aux mondes que nous n'habitons pas, mais dans lesquels nous nous glissons un peu en pensée. Face au risque, très tôt pointé par Thorstein Veblen et Kenneth Burke, et aujourd'hui par Luc Boltanski, de voir les différentes classes d'individus se transformer toujours plus en « mystères » les uns pour les autres, et au moment où la difficulté à devenir un participant s'accroît dans un monde qui ne sait « où atterrir », selon la formule de Bruno Latour, l'attention aux styles favorise la communication des expériences et la création de prises communes. Elle décrit surtout le formidable « tramage » qui enchevêtre nos existences dans une composition continue du monde. Car « nous ne cessons jamais de nous construire, ni de contribuer à construire les autres êtres de la même manière que les autres êtres nous construisent » (Ingold, 2004, 38).

Bibliographie

Alter Norbert, *La force de la différence. Itinéraires de patrons atypiques*, Paris, PUF, 2012.

Beaumont Amélie, « Le pourboire et la classe. Argent et position sociale chez les employés de l'hôtellerie de luxe », *Genèses*, 106, 2017, 94-114.

Bernard Lise, *La précarité en col blanc. Une enquête sur les agents immobiliers*, Paris, PUF, Le lien social, 2017.

Bernoux Philippe, *Un travail à soi. Pour une théorie de l'appropriation du travail*, Paris, Privat, 1981.

² « The corrective of the scientific rationalization would seem necessarily to be a *rationale of art* – not however, a performer's art, not a specialist's art for some to produce and many to observe, but an art in its widest aspects, an *art of living* » (Burke, 1983, 66).

Bessy Christian, Chateauraynaud Francis, *Experts et faussaires. Pour une sociologie de la perception*, Paris, Métailié, 1995.

Bessy Christian, Chateauraynaud Francis, « Le savoir-prendre. Enquête sur l'estimation des objets », *Techniques & culture*, 20, 1993, 689-711.

Bessy Christian, Chateauraynaud Francis, « Retour sur 'Le savoir-prendre' », *Techniques & culture*, 54-55, 2010, 686-688. <http://journals.openedition.org/tc/5150>

Bidet Alexandra, *L'Engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ?*, Paris, PUF, coll. « Le lien social », 2011a.

Bidet Alexandra, « Le corps, le rythme et l'esthétique sociale chez André Leroi-Gourhan », *Technique & culture*, 48-49, 2007, 15-38.

Bidet Alexandra, « Le style ou le social dans la nature chez A. Leroi-Gourhan », in Laurent Jenny (Ed.), *Le Style en actes. Vers une pragmatique du style*, Genève, Metis Presses, 2011.

Bidet Alexandra, « Qu'est-ce que le vrai boulot ? Le cas d'un groupe de techniciens », *Sociétés contemporaines*, 78, 2010, 115-135.

Bidet Alexandra, « La multiactivité, ou le travail est-il encore une expérience ? », *Communications*, 89, Travailler, Paris, Seuil, 2011b, 9-26.

Bidet Alexandra, Boutet Manuel, « Pluralité des engagements et travail sur soi. Le cas de salariés ayant une pratique ludique ou bénévole », *Réseaux*, 6 (182), 2013, 119-152.

Bidet Alexandra, Chave Frédérique, « From Pragmatism to Today's Work Dramas: The Ethicized and Public Dimensions of Work », *European Journal of Pragmatism*, 7 (1), 2015. <http://lnx.journalofpragmatism.eu>

Bidet Alexandra, Macé Marielle, « S'individuer, s'émanciper, risquer un style (autour de Simondon) », *Revue du MAUSS*, 38, 2011, 19-30.

Breviglieri Marc, « Objet et geste technique chez André Leroi-Gourhan », Document de travail, GSPM, 1993.

Breviglieri Marc, *L'usage et l'habiter. Contribution à une sociologie de la proximité*, Thèse de sociologie, EHESS, 1999.

Breviglieri Marc, « Habiter l'espace de travail. Perspectives sur la routine », *Histoire et société. Revue Européenne d'Histoire Sociale*, 9, Dossier La sociologie du travail aujourd'hui et ses catégories, 2004, 18-29.

Breviglieri Marc, « Le fond ténébreux de la routine. A propos des morales du geste technique au travail », in Sandra Laugier & Claude Gautier (Eds.), *L'ordinaire et le politique*, Paris, PUF, 2006, 189-217.

Burke Kenneth, *Permanence and Change. An Anatomy of Purpose*, The University of California Press, 1983 (1935).

Cartier Marie, « Le calendrier du facteur : Les significations sociales d'un échange anodin », *Genèses*, 41(4), 2000, 63-84.

Chateauraynaud Francis, « Vigilance et transformation. Présence corporelle et responsabilité dans la conduite des dispositifs techniques », *Réseaux*, 5(85), 1997, 101-127.

Clot Yves, Faïta Daniel, « Genres et styles en analyse du travail. Concepts et méthodes », *Travailler*, 4, 2000, 7-42.

- Clot Yves, Gollac Michel, *Le travail peut-il devenir supportable ?*, Paris, Armand Colin, 2014.
- Dambrin Claire, Lambert Caroline, « Beauty or not Beauty : Making up the producer of consumer culture », *7th Organization Studies Workshop*, « Organizations as Space of Work », Rhodes, 24-26 mai 2012.
- Dambrin Claire, Lambert Caroline, « Beauty Or Not Beauty... Les techniques du souci de soi comme outils de contrôle dans une entreprise cosmétique », in Eric Pezet (Ed.), *Management et conduite de soi : Enquête sur les ascèses de la performance*, Vuibert, 2007.
- Dewey John, *L'art comme expérience*, Pau, Publications de l'Université et Farrago, 2005 (1934).
- Dodier Nicolas, « Les arènes des habiletés techniques », *Raisons pratiques*, 4, 1993, 115-140.
- Dodier Nicolas, *Les hommes et les machines. La conscience collective dans les sociétés technicisées*, Paris, Métailié, 1995.
- Dutton Jane E., Wrzesniewski Amy, « Crafting a job: Revisioning employees as active crafters of their work », *Academy of Management Review*, 26(2), 2001, 179-201.
- Hoggart Richard, *La culture du pauvre. Etude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Editions de Minuit, Le sens commun, 1970.
- Ingold Tim, *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture*, Bellevaux, Editions Dehors, 2017.
- Ingold Tim, Descola Philippe, *Etre au monde. Quelle expérience commune ? Débat présenté par Michel Lussault*, Lyon, PUL, 2014.
- Latour Bruno, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La découverte, 2017.
- Leroi-Gourhan André, *Pages oubliées sur le Japon*, Paris, Jérôme Millon, 2004.
- Leroi-Gourhan André, *Le geste et la parole. 1. Technique et langage. 2. La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 1964-1965.
- Macé Marielle, « Penser le style avec Bourdieu », in Jean-Pierre Martin (Ed.), *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Editions Cécile Defaut, 2010, 63-76.
- Macé Marielle, « Du style comme force », in Laurent Jenny (Ed.), *Le Style en acte. Vers une pragmatique du style*, Genève, MetisPresses, 2011, 151-168.
- Macé Marielle, « L'habitus comme style – une lecture littéraire de Mauss et de Bourdieu », Conférences de la MFO, <http://www.mfo.ac.uk/en/events/1-habitus-comme-style-une-lecture-litteraire-de-mauss-et-de-bourdieu>.
- Macé Marielle (Ed.), « Extension du domaine du style », *Critique*, LXVI, 752-753, « Du style ! », 2010.
- Macé Marielle, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard Essais, 2016.
- Martinache Igor, Monchatre Sylvie, « Le savant et le travailleur. Comment parler du travail au-delà du 'geste' », *Revue française de socio-économie*, 19(2), 2017, 205-218.
- Martinelli Bruno (Ed.), *L'interrogation du style. Anthropologie, technique et esthétique*, Aix-en-provence, Publications de l'Université de Provence, 2005.
- Mauss Marcel, « Les techniques du corps », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 2001 (1950), 365-386.

Schwartz Yves, Durrive Louis (Eds.), *L'activité en dialogues. Entretiens sur l'activité humaine* (II) suivi de *Manifeste pour un ergo-engagement*, Toulouse, Octarès Editions, 2009.

Simondon Gilbert, *Du monde d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958.

Simondon Gilbert, *L'individuation psychique et collective*, Paris, Aubier Montaigne, 1989.

Terressac Gilbert, Lalande Karine, *Du train à vapeur au TGV : sociologie du travail d'organisation*, Paris, PUF, Le travail humain, 2002.

Thévenot Laurent, « Le régime de familiarité. Des choses en personne », *Genèses*, 17, 1994, 72-101.

Vatin François, « Mauss et la technologie », *Revue du MAUSS*, 1 (23), 2004, 418-433. URL : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2004-1-page-418.htm>